



Guy Vaes

Octobre long  
dimanche



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



F É D É R A T I O N  
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2013 Communauté française de Belgique pour la présente édition

© 1979 Éditions Jacques Antoine devenues les Éperonniers

© 1956 Plon

ISBN : 978-2-87568-037-2

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.  
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Guy Vaes

# Octobre long dimanche

roman

*Préface de Jacques De Decker*  
*Postface d'Adolphe Nysenholc*



# PRÉFACE

de Jacques De Decker

« Octobre long dimanche, roman légendaire

Pendant longtemps, pendant près de trente ans, Guy Vaes fut l'homme d'un seul roman. Il avait paru en 1956, chez l'éditeur Plon, et je me souviens qu'à la fin des années 70, il était devenu introuvable en librairie traditionnelle (on le dénichait, par chance, dans les officines de seconde main) au point qu'à mes yeux de critique débutant, qui ne l'avait jamais même feuilleté, il prenait des allures de livre de légende. Son auteur, par contre, sans m'être familier, me paraissait abordable puisqu'il avait une activité journalistique comme moi et que je trouvais ses chroniques dans le magazine *Spécial* d'autant plus captivantes qu'elles y faisaient tache. J'aurais l'occasion, beaucoup plus tard, à l'Académie, de leur rendre justice en encourageant André Sempoux à en sélectionner une centaine qui, des décennies après leur parution initiale, n'ont pas pris une ride.

Jacques Antoine, dont on ne dira jamais assez le bien qu'il fit aux lettres belges, décida de rééditer cet *Octobre long dimanche* qui m'intriguait tellement. Et il eut l'intrépidité, en 1979, de m'en confier la préface, précisant qu'il tenait à la réaction d'un « nouveau » lecteur. Je lus donc, et bientôt dévorai, fasciné, ce

texte auréolé de la rumeur répandue par les quelques initiés qui ne tarissaient pas d'éloges à son propos. Je dois préciser que le même Jacques Antoine avait, auparavant, publié de Guy Vaes un ensemble de photos, *Les Cimetières de Londres* qui m'avaient, et peut-être m'en étais-je ouvert à l'éditeur, littéralement médusé. Par ailleurs, Vaes avait publié très confidentiellement à la Librairie des Arts à Anvers, son superbe essai sur le temps dans le roman, *La flèche de Zénon*, dont je n'avais au demeurant pas la moindre connaissance.

Je m'acquittai donc de la commande, qui n'eut rien d'une corvée, puisque j'avais arpenté l'ouvrage comme un jardin aux sortilèges et un texte en résulta qui se présentait pour l'essentiel comme suit. « Ce roman unique au plein sens du terme est de ceux qu'une seule lecture ne suffit pas à épuiser, loin de là. En toute discrétion, par ondes insinuantes, il envahit son lecteur, exactement comme envahissent Laurent les figures auxquelles il est livré. *Octobre long dimanche* est le récit d'une dépossession de soi, d'un effacement par glissements successifs, d'un arrêt de mort (en prenant l'expression dont Maurice Blanchot fit un titre) comme on parle, au cinéma, d'un arrêt sur l'image, qui a la violence lapidaire d'une exécution, mais dont on sait qu'il pourra à tout moment s'effacer devant la poursuite de l'illusion du mouvement, la croix de Saint-André reprenant sa rotation.

Comme *Le Sang d'un poète* se déroule avant qu'une cheminée d'usine n'achève de s'écrouler, ou *Orphée*, autre film du même Cocteau, avant qu'une lettre ne termine son vol plané qui la fera s'abîmer sur le paillason, tout *Octobre long dimanche* prend le temps d'une étreinte. *Aux abords du plaisir*, Laurent aime à retrouver « une de ses plus anciennes habitudes : celle qui le poussait à mettre une circonstance de sa vie sur le plan de l'œuvre élaborée ». Laurent est, à ce titre, un personnage de

roman par excellence, comme Sorel ou Emma Bovary. Il est atteint de cette schizophrénie qui est, au fond, une exacerbation de la conscience, aux perpétuels aguets de ses moindres avatars, en quête d'une adéquation de son destin aux ombres spéculaires et spéculatives de sa mythologie personnelle.

Son parcours, si proche à certains égards de celui de Govert Miereveld, l'homme au crâne rasé de Johan Daisne (dont André Delvaux tira un film que Vaes commenterait des années plus tard), est, apparemment, celui d'une déchéance. Laurent largue les amarres, perd successivement ses emplois, ses amis, les femmes si différentes qui ont jalonné sa route, pour se retrouver dans les bras d'une servante, en qualité de jardinier d'un domaine dont il aurait dû hériter. Son acquiescement à ce processus de déperdition tient de l'ascèse, de l'expérience mystique du dénuement, de l'acceptation de n'être plus personne en attendant d'être assimilé au néant.

Voici l'un des exceptionnels exemples, en langue française, de réalisme magique. Vaes excelle au fil d'une narration apparemment impavide (quelle subtilité dans le phrasé qui, sans éclat, détaille au plus près les indicibles mouvements de l'âme), à mettre en doute nos appréhensions banales du temps et de l'espace. Il se plaît à illustrer la plasticité de celui-ci, la relativité de celui-là. Fatalement, la notion même de sujet (qui tire sa définition, notamment, de la rigueur de ces deux paramètres) s'en trouve aussi subvertie que dans l'*Orlando* de Virginia Woolf.

Il fallait que ce livre, trop tôt enfoui dans le passé de notre littérature, soit à nouveau présent parmi nous.

Je ne croyais pas si bien dire. Non seulement la sélection du livre dans la collection « Passé présent » ne passa pas inaperçue, mais cet encourageant accueil remit en marche, chez Vaes, la machine romanesque. Moins de quatre ans plus tard, Jacques

Antoine publiait *L'Envers*, roman que je saluai avec enthousiasme dans les colonnes du *Soir* en concluant, le 16 juillet 1983, mon article de la sorte : « roman initiatique que *L'Envers*, cela va sans dire. Parce qu'il réussit, par son propos comme sa forme, à abolir des cloisons que l'on croit définitives, entre les catégories temporelles, entre l'apparence et la réalité, entre la vie et la mort même, entre l'envers et l'endroit, qu'il s'agisse des faces du signe ou de l'univers. Roman « tenu » de bout en bout, saturé de sens, selon une expression chère à Broderick, le protagoniste qui, dans le Londres hyperromanesque de l'entre-deux-guerres, où Virginia Woolf fait déambuler Mrs Dalloway, situe un parcours révélateur qui renvoie aux sources de notre imaginaire et de notre culture, aux enchantements de Brocéliande comme aux contes toujours renaissants de Shéhérazade, dont on n'est jamais rassasié... »

Ce livre fut reconnu unanimement, pas seulement réservé aux initiés qui avaient apprécié *Octobre long dimanche* (parmi lesquels, rappelons-le, ces éminents lecteurs qu'étaient Pascal Pia ou Julio Cortazar) et remporta la même année le prix rossel, dont il honore aujourd'hui encore le palmarès. À partir de là, Guy Vaes mit les bouchées doubles, du moins à sa manière. Il ne fallut plus attendre « que » dix ans pour que s'en vienne *L'Usurpateur...*

# **PREMIÈRE PARTIE**

## I

Dans la clarté profuse et mordorée de l'après-midi, le pont de Vagrèze ressemblait à une vieille épure. C'est en arrivant sur la place du Bailli Delambre que Laurent Carteras en aperçut les réverbères. Ce paysage, confusément reconnu, ne devrait-il pas se le rappeler s'il ne voulait pas lui être étranger ? Chacune de ces maisons devrait perdre son opacité, chacune des rues son anonymat trop visible. Si les circonstances l'obligeaient à vivre aux abords de la ville, il lui faudrait également voir s'estomper le fleuve, ces berges de craie rousse et ces chemins plantés d'acacias, comme il voyait, sous cette lumière vibrante, la vapeur d'eau brouiller le contour des chalands. Car il craignait par-dessus tout que son don de mimétisme ne le fit à la longue ressembler à ceux qui vivaient ici. Pourtant son avenir se dérobait toujours, et rien ne laissait prévoir une halte définitive dans le domaine de son oncle.

Sans doute n'éprouverait-il guère de difficultés à réduire les quartiers de Vagrèze à des impondérables. Leur banalité n'offrait-elle pas un gage de réussite ? Pouvait-il douter qu'il ne verrait bientôt plus ces loggias d'un vert strident, ces portes cintrées où brillaient des mains de cuivre, les perrons à péristyle rococo et leurs escaliers à balustres de fer ? Un premier regard eût suffi à détailler ces façades ; un autre en eût déduit des intérieurs

agressifs ; et finalement le tout se fût résorbé dans l'espace.

Laurent Carteras avait beau s'identifier au paysage, il ne parvenait pas à vaincre la fébrilité et l'apathie qui l'alourdissaient de plus en plus. Entre chaque tentative de s'accorder un répit, ne sentait-il pas la mort de Régine – cette mort si récente – prête à l'envahir à la moindre faiblesse ? Mais il était trop tôt pour en prendre conscience ; et d'ailleurs sa confusion l'en eût empêché. Tout à coup son pas devint plus mat ; le bois éraflé du pont avait la douceur du liège ; quant aux réverbères à deux branches et aux fines balustrades, érodés par les intempéries et l'amoncellement des jours, ils avaient fini par se changer en ouvrages de dame, couverts de poussière et de rouille. À présent les villas de la rive opposée se précisaient. Et Laurent ne put réprimer sa joie de les découvrir pareilles à l'image qu'il en avait gardée ; il se demanda même si cette vision ne provenait pas de sa mémoire plutôt que de sa vue. Un fronton mythologique, un balcon arrondi en tour de guet, une fenêtre à la française le frappaient-ils, qu'aussitôt la demeure entière se reconstruisait derrière eux, jaillie du souvenir, niant le flou des perspectives par la profusion des détails. De voir les alentours retrouver leur ressemblance, perdre leur aspect trop neuf le tira de sa léthargie. Léger, il se sentit léger, l'espace d'un éclair ! Si les deux villes – celle dont les maisons s'affadissaient de dieux-lares et de guirlandes de bronze, et l'autre, éparse au fond de lui mais prête à regrouper ses enseignes et ses places – allaient enfin se confondre, redevenir une habitude, ne pourrait-il pas renouer avec un double rajeuni : l'enfant que le mois d'août enfermait autrefois dans une province familiale ?

Mais la fatigue, cette écrasante nervosité qui engourdisait sa tête, la fatigue plus que la crainte d'être déçu l'empêcha de s'appesantir sur une telle éventualité. Il se contenta donc de respirer avec force l'odeur de résine et d'humus que la brise

venue des collines répandait sur les eaux. Sur la rive abandonnée, les feux bas des quartiers commerçants congestionnaient l'horizon, et la gare qu'il venait de quitter se prolongea par le sifflement d'un train. Il se rendit alors compte que sa mémoire lui serait plus précieuse que son regard, car le crépuscule supprimait les clochetons et les girouettes trop minces, tirait des fenêtres un or bon marché qui augmentait l'obscurité des façades. Et bien qu'il appréhendât de s'égarer, l'idée ne lui vint pas de s'adresser à un passant. À l'ouest, le dessin des rives commençait à s'amollir. Toutefois le fléchissement de la lumière ne put ralentir l'activité fluviale ; et le nouvel arrivant, qui avait l'impression d'être le centre végétal du paysage, s'accoua au garde-fou. Vaguement hébété, ne parvenant plus à goûter la satisfaction qu'il venait d'éprouver, il reflua – encore qu'il s'arrachât par deux fois à sa pose – dans la quiétude d'une perception animale du monde. À l'abri de sa torpeur, il se coula dans un regard soumis au réel et qui déroulait une rêverie incontrôlée.

La fumée spasmodique d'un bateau de plaisance – bien qu'on fût en octobre, on en voyait toujours qui remontaient le fleuve – s'égarait au-delà de coqs de fer, de branches et d'antennes ; et Laurent se rappela un matin de son enfance, en forme de square au sol gris de pigeons, ou bien ce dimanche sépulcral, malgré les lampions d'une braderie, et qui l'avait vu fuir à travers champs pour regagner le domaine de son oncle. Mais aujourd'hui, c'était l'espoir de mettre fin à ce qu'il appelait sa *fable* qui l'avait ramené dans ces lieux ; le décès de l'oncle Olivier, qu'il n'avait plus revu depuis six ans, n'était au fond qu'un prétexte.

Il se mit à réfléchir. Ne risquait-il pas d'être déçu et même de subir un échec plus terrible que les précédents ? Aucun faire-part ne l'avait averti de cette mort, seulement un entrefilet dans un journal. Non, il n'y réfléchirait plus : sa décision était prise, il

imposerait sa présence à ceux qui, là-bas, ne s'attendaient peut-être pas à son arrivée. « Quoi d'étonnant, se surprit-il à songer malgré lui, si personne ne m'a averti ? » Son oncle vivait en solitaire, et les serviteurs, sans cesse renouvelés, n'auraient certes pas pris sur eux le soin de prévenir famille et connaissance.

A l'extrémité du pont, il arriva sur une place qui sentait le sel et la sciure de bois. Les bras levés de six chariots lui donnaient un faîte provisoire. Stalagmite de bronze, l'élan troqué d'une Victoire jaillissait d'un socle rongé par le latin ; des roues de bois privées d'essieu en jonchaient le pourtour. Laurent se détourna pour contempler la rive opposée. Le chemin qu'il venait d'accomplir l'intriguait bien plus que ce qui l'entourait. Une vapeur havane déroulait ses volutes au ras du flot ; elle s'en allait, emphatiquement, à la rencontre d'un remorqueur dont la cheminée s'ornait du chiffre sept. Enfin Laurent s'engagea dans une ruelle en direction de la Grand-Place ; au bout d'une centaine de mètres, il crut que le trottoir s'en relevait, imperceptiblement ; en réalité, seule la détresse de son corps l'obligeait à ralentir. L'angoisse qui l'avait abandonné à sa descente de train le travaillait de nouveau : autoritaire et finement ourlée, elle montait vers son cerveau après avoir d'abord étourdi ses membres. Alors, dans un éclatement bref, il se revit prisonnier de son dédale intérieur, et non sous un ciel que sabraient des hampes de drapeaux. Déjà il respirait avec difficulté dans ce gouffre horizontal, entre ces murailles que l'inquiétude rapprochait. Mais l'instant suivant, un rire disloqua ce paysage abstrait. Trois messieurs en raglan surgirent d'un portail comme d'un conte de Noël anglais. Hautains, cérémonieux jusque dans la joie, empesés, et le feutre noir à la main. Laurent accéléra sa marche et faillit trébucher, il s'imagina qu'on l'avait dévisagé. « N'étais-je pas en train de parler seul ? » Et bien qu'il ne s'en crût pas

capable, il pressa davantage le pas. Les hôtels de la Grand-Place – il la traversa sans la reconnaître – aux balcons de tribun, aux fenêtres qui découpaient le fleuve en tranches, s’espacèrent ; et il n’y eu bientôt plus que des villas et des bungalows, entourés de verdure. L’herbe commençait à croître entre les pavés du trottoir, et, à dix mètres de lui, Laurent vit une grille abîmée qui ceinturait un jardin asymétrique. Des arceaux entrelacés de pieds de vigne, une cariatide, des squelettes de chaises, esquissés en métal jaune, un banc de pierre à l’antique s’y étioaient dans la fraîcheur qui émanait de larges rondelles de pierre brute ; entre celles-ci un sentier hésitait, serpentin famélique et noirâtre qui filait, à hauteur d’un buisson, vers le fond du jardin. Là, une demeure à l’ancien style, dont le porche à colonnes avait un aspect théâtral, élevait sa pâleur sur un ciel vieillissant. Les volets étaient clos. Insidieuse et chuchotante, une brise souleva du gazon des feuilles bouclées, puis elle les fit se frôler, puis se donner la chasse autour d’un massif d’héliotropes.

Le claquement précis d’une porte qu’on ferme cingla l’attention de Laurent. Une femme, vêtue d’un tailleur gris, se détachait d’un bout de chemin, ébranlant le mois d’octobre de son pas mesuré. La couleur jaune de la saison s’évanouit bientôt devant le gris laineux de l’apparition. Laurent ralentit sa marche. Une lancinante appréhension creusa sa poitrine. L’air s’était durci autour de ses tempes. Alors le masque translucide de Régine Cœursévère – comme il eut peur de souffrir de sa perte ! – se posa sur les traits de la femme qui s’approchait en l’observant. Il s’arrêta net et connu le sentiment, si rarement éprouvé, mais pourtant familier, que tout ce qui l’entourait se décantait de son architecture et que l’avenue avait cédé la place à un fantôme de pierres et de grilles, de treillages de fer où pourrissaient des glycines. Comment imaginer un geste naturel, alors qu’un rien

eût suffi à briser l'atmosphère qui l'enveloppait ? Non, il ne voulait pas accepter la perte de Régine ; du moins pas ici, en présence d'une inconnue ; plus tard, sans doute, lorsqu'il serait seul et débarrassé de son désarroi. Une folle envie de fuir le saisit.

« Vous cherchez quelqu'un ? »

Laurent réprima un tremblement convulsif. C'était la première fois qu'on lui adressait la parole depuis son arrivée ; aussi la question de l'inconnue résonna-t-elle bizarrement à son oreille. Les inflexions de la voix qui l'avait prononcée lui livrèrent sa signification, non pas les mots. Et s'il hésita à répondre, ce fut parce qu'il eut le sentiment que seule une explication sans détours justifierait son aspect misérable. Mais ni l'heure ni l'endroit ne convenaient à une plaidoirie ; et d'ailleurs, pour se rapprocher de ses semblables, il aurait dû faire admettre son cas sans discussion, envahir de sa vérité une conscience qui en eût pressenti la singularité. Enfin ce n'était pas une seule personne qu'il fallait toucher, mais quantité d'autres. N'en avait-il pas reçu la preuve assez de fois ?

L'espace d'une seconde, il voulut poursuivre son chemin et ne pas répondre, mais la peur de s'égarer le retint. Bon gré mal gré, il dépendait de cette femme qui, pour avoir ravivé un vain espoir, ne lui parut que plus irritante :

« Je ne cherche personne », dit-il avec précipitation.

À ces mots, le regard de la femme ne fut plus qu'un point doré dans la prunelle :

« avez-vous perdu votre chemin ? »

Il secoua la tête, s'appuya d'une main aux barreaux de l'enceinte. Chaque question de la femme n'était que le prolongement de sa propre réserve. C'était une sorte de consentement à son inquiétude et l'attente d'une proche

révélation. Derrière ce visage sans fard, aux paupières déjà fripées, à l'épiderme poreux, le jardin s'obscurcissait ; les feuilles rousses et piétinées, la cariatide de pierre blette concentraient sur elles les rayons du couchant ; dans le lointain, au-delà d'un mur au crépi écaillé, un cerf-volant interceptait un soleil bas. Bientôt une ondée vaporeuse se mit à vernir la chaussée, mais ni l'homme ni la femme ne s'en rendirent compte, car une branche de sycomore les surplombait de sa gravité jaunissante et légère.

« Vous êtes un étranger ? risqua poliment la femme.

– Presque, répondit le jeune homme. Je suis venu ici il y a fort longtemps, du vivant de mon oncle. Il possédait une propriété à l'ouest de la ville. J'en suis l'héritier ».

Les yeux de la femme s'éclaircirent ; elle se détourna pour révéler du doigt, à cinquante mètres d'eux, un chemin de traverse :

« Si vous prenez ce raccourci, qui est réservé aux cavaliers, vous déboucherez dans l'Allée noire qui conduit au domaine de votre oncle. C'est la seule propriété qui se trouve dans cette direction. Mais il vous reste un bon bout de chemin. »

Elle se tut, et Laurent ne fut plus sensible qu'à la mollesse de l'ondée, à ce murmure échappé d'une ruche lointaine.

« Il doit y avoir deux ans, reprit-elle, que je suis Allée là-bas pour inspecter les terres que votre oncle désirait vendre.

– Vous le connaissiez donc ?

– À peine. D'ailleurs l'emplacement de ces terres et leur état nous ont fait changer d'avis. Mon beau-frère prétendait que leur exploitation exigerait des frais sans fin, et pour pas grand-chose. Aussi... »

Si détaché qu'il se sentît de son héritage, ces paroles causèrent au jeune homme une gêne pénible. Ne réduisaient-elles pas le domaine à un champ de ruines, à un désert de rocaille ? Pourtant,

comme il eût aimé faire confiance à la voix qui parlait avec sévérité de ses biens ! N'était-ce pas celle d'une personne très avertie sur ses ambitions et leurs moindres prolongements ? Oui, à son assurance un peu sèche et à son rythme neutre, il se serait volontiers accordé, tant il se trouvait, soudainement, désespéré et sans but. Suis-je ridicule ! se dit-il en brisant sa rêverie. Pourquoi attribuer à une inconnue des pouvoirs qu'elle n'a pas ?

« Je me demande si j'aurai le courage d'aller si loin.

Connaissez-vous un hôtel dans les environs ? »

La femme secoua la tête, pensive, mais l'on devinait à son air qu'elle se posait une question :

« a ux alentours de la gare, dit-elle, vous en trouverez plusieurs. Mais, si vous le permettez, je puis vous offrir l'hospitalité. Vous semblez mort de fatigue. »

Le jeune homme sursauta. C'était presque de la joie qu'il éprouvait, du moins un soulagement aigu. L'inconnue venait de prononcer, mot à mot, ce qu'il souhaitait le plus entendre ; il l'en remercia vivement, non sans gaucherie.

« Vous habitez ici ? » interrogea-t-il alors que tous deux posaient le pied sur un sol noir et spongieux.

« Oui, répondit-elle, je demeure ici en compagnie de ma sœur et de son mari. Ils seront de retour à sept heures. »

Elle gravit alors avec vivacité les marches du perron, ouvrit une porte à chambranle de fer et révéla, éclairée par deux abat-jour de raphia, une antichambre tendue de chintz et qui se prolongeait dans un dallage-miroir. Sur le marbre d'une console, l'ombre d'une glace sur pied formait une excavation circulaire.

« Entrez donc, monsieur, ne restez pas là. Je vais avertir le domestique. »

La silhouette à contre-jour de Laurent ne bougea point.

« Je n'aurais pas dû vous suivre », murmura-t-il sur le ton

d'un homme qui épelle un message dont l'écriture lui est inconnue.

« Qu'avez-vous ? Ne peut-on pas vous aider ?

– Vous comprenez très bien ce que je veux dire », s'écria-t-il comme si le texte du message, devenu lisible, l'eût poussé à hausser la voix. « Voilà des jours que ce retour m'effraye et que je vis séparé de moi-même. J'en ai assez de dépendre de la bonne volonté des autres et de leur imagination ; oui, surtout de leur imagination ! »

Cet éclat inattendu fit blêmir la femme, et ses lèvres s'entrouvrirent sans laisser échapper un son. En même temps qu'elle perdait contenance, elle se crut témoin d'une scène qui, à force de se reproduire, avait perdu tout sens : l'homme manquait de conviction, sa colère était machinale et les mots qu'il proférait n'avaient pas de suite.

« Êtes-vous malade ? » dit-elle, sans deviner l'inutilité de sa question.

Laurent eut un rire bref qu'on aurait pu confondre avec un accès de toux. Il ne pouvait, en dépit de sa prostration, se dérober à une crise à laquelle le langage n'offrait aucune issue. S'imaginait-il par hasard que son cas dût frapper la femme ? Il savait maintenant pourquoi il l'avait suivie. Ce n'était ni par appréhension de ce qui l'attendait, ni par besoin de s'accorder un répit ; non, c'était afin d'aborder un monde différent du sien, où il eût été pris en considération. Se pouvait-il que la fatigue l'eût égaré à ce point ? Pourquoi avait-il perdu sa lucidité durant cet intermède ?

« Je préfère regagner le domaine avant qu'il fasse nuit. Je retrouverai facilement mon chemin. Après tout, ne suis-je pas venu ici auparavant ? »

Il se sentit grandir tout à coup sans mesure, probablement à

cause du ridicule de la situation, et il n'osa plus bouger de peur de briser un objet. Une circonstance destinée à un autre s'était glissée dans sa vie. Allait-il l'assumer ? Franchir les trois pas qui le séparaient de la porte lui parut au-dessus de ses forces. S'il tournait le dos à la femme, celle-ci pourrait se réjouir plus librement de sa fuite. Mais il craignit de voir surgir une tierce personne, et tout scrupule l'abandonna ; sa faiblesse devint de l'irritation ; il claqua la porte et descendit en courant l'escalier du perron. Le battant massif vibra dans son chambranle, tandis qu'un bibelot, roulant sur le dallage, amplifiait le bruit de sa chute dans la tête du fuyard.

Quand Laurent atteignit la grille du jardin, il y resta un moment appuyé, le souffle court, le poids du corps dans les jambes. Ses tempes battaient avec une violence assourdie et ses joues lui paraissaient gonflées de chaleur. De la chaussée émanait une torpeur végétale. L'asphalte avait un aspect de nuit écrasée. Alors des bribes de poèmes qu'il avait lus montèrent à ses lèvres ; incantatoires et précieux, ces vers n'étaient plus que rythmes, bourdonnements confus, et les mots s'y greffaient par à-coups : « *Le navire des nuits portant toute sa toile.* » Mais les ténèbres plates de la route n'avaient rien de solennel ; et Laurent qui luttait contre l'envie de ralentir, crut qu'elles adhéraient à ses talons. Une borne kilométrique, petit cube de lumière brute, indiquait le raccourci qui menait à la propriété.

Sa mémoire, infidèle à dessein, ne conserverait de la rencontre que l'ébauche d'une silhouette. L'inconnue ne tarderait pas à se métamorphoser ; elle deviendrait un signe dont il aurait un jour besoin pour mesurer la distance qui le séparait de sa détresse actuelle. Déjà il ne parvenait plus à reconstituer son visage ; elle avait des yeux changeants, une bouche qui menaçait de s'effacer et sa voix devenait monocorde. Singulière apparition !

Probablement se préparait-elle à remplacer le nom d'un jour égaré entre mille ? Le nom d'un jour qui marquerait pour lui un événement plus important que tout autre : son arrivée à Vagrèze et dans le domaine.

## II

Une porte qui s'entrebâille sur une personne bien close. De ses yeux trop enfoncés, pareils à des clous qui retiendraient une peau flasque, la femme l'examinait comme s'il eût été une chose, un objet insolite qu'un plaisantin avait posé devant son seuil à des fins problématiques. Laurent se raidit pour dire : « Je vous ai averti de mon arrivée deux jours après la mort de mon oncle », mais il comprit qu'il devait se taire et devenir la conscience de l'Allée noire, la cime des bouleaux où palpitaient des corneilles, cette porte ouverte sur une créature rébarbative. Elle avait les cheveux noirs – teints, pensa-t-il – et pouvait avoir quarante-cinq ans. Ni le bourrelet de sa poitrine, ni ses bras virils moulés dans un lainage bistre ne purent détourner le jeune homme de la fixité de son regard. Il préféra donc se taire, attendre avec la frondaison automnale qu'une feuille, se détachant d'un arbre, brisât le silence de la femme.

« Je croyais que vous nous aviez quittés pour de bon ! » proféra la matrone d'un ton qui n'admettait pas la réplique.

Laurent voulut répondre, mais l'inattendu de cette exclamation l'en empêcha. La nervosité qui mettait une abeille dans sa tête rendait la scène diffuse, et il restait prisonnier du chemin parcouru, d'un ciel griffé de branches, couleur de raisin translucide, et dans lequel retentissait comme un tonnerre qui

s'éloigne le bruit d'un bibelot tombé.

« Puisque vous avez préféré revenir, dit la femme sans broncher, faudra vous arranger avec Éric. »

Il sut alors qu'il devait pénétrer dans ce vestibule mordoré, où, à la faveur d'un petit lustre, se découvrait un pêle-mêle d'ustensiles de ménage, de chaises posées les unes sur les autres et de tapis semblables à des colonnes de chanvre. Mais ce qui le frappa davantage, ce fut d'obéir à l'ordre de la femme. En effet, une telle erreur à son propos lui était trop familière pour qu'il n'en devinât pas les suites et n'adoptât une conduite éprouvée. Ce qui l'affligea donc, ce fut de sentir que son habitude de l'ambiguïté le privait de réaction. Aussi était-ce pour se cacher son inertie qu'il se dit : « Si ce malentendu exige des éclaircissements, je tiens à ce qu'elle m'en fournisse sans que j'intervienne. Voyons jusqu'où l'erreur peut la conduire ».

À l'instant de franchir le seuil, un grincement lui fit tourner la tête à gauche. Malléable et timide, un buste de fille s'appuyait sur la rampe d'un escalier ; la robe, tendue par l'effort, se fissurait de tant de plis qu'on l'eût cru serrée dans un invisible corset. De sa main levée, l'inconnue ordonnait au silence de ne pas l'abandonner :

« Est-il revenu ? » chuchota-t-elle, s'adressant à sa propre curiosité.

La matrone se tourna vers l'escalier, impétueusement ; du coup le visiteur la confondit avec l'axe d'un manège rutilant de cuivres ; et il fut soulagé que la maison ne virât pas avec elle, mue par la rotation puissante de sa croupe. Maintenant le dos de la femme supprimait le vestibule et la jeune apparition :

« Que fais-tu là ? C'est aujourd'hui ton jour de sortie. Espérais-tu dîner ici ? Dans ce cas, pars, ou monte dans ta chambre ! Et mêle-toi de ce qui te regarde, petite sottie. »

Au travers de cette porte vivante aucune réponse ne filtra.

« Pars, ou monte », répéta la matrone en appuyant sur chaque syllabe.

« Je... je n'avais plus assez d'argent pour aller au cinéma, balbutia la fille. J'ai préféré me promener dans les bois et revenir ici pour dîner.

– Te promener dans les bois ? Espérais-tu l'y rencontrer ? »

L'énorme femme pivota avec solennité vers Laurent qui se découpait dans l'embrasure de la porte. Son index le désignait à la servante comme si sa réalité douteuse eût nécessité ce geste.

« Cela se pourrait », dit la fille avec une agressivité inattendue ; et, durcie par l'entêtement plutôt que par la vanité : « Feriez mieux de tremper votre nez dans vos casseroles ! À votre âge, c'est pas ragoûtant, la jalousie ! »

S'accoutumant à la demi-clarté, Laurent distingua, moins confusément, le visage de la servante, du moins son expression. Ses traits, sans être disgracieux, étaient un peu épatés. Quant à ses yeux d'où coulait un regard sans au-delà, ils s'estompaient sous des cils profus et ne contenaient, pour tout centre de gravité, qu'une obstination sensuelle ; mais il ne fallait pas observer la fille longtemps pour que ce regard se diluât et que son épiderme effaçât jusqu'à ses prunelles. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans. Le grain mat de la peau, que la plupart des femmes obtiennent en se poudrant, recouvrait, sans la souligner, une musculature de garçon que dénonçaient des réflexes autoritaires, et qui contrastait avec la mollesse de sa physionomie. Malgré la mauvaise lumière, ces qualités vous frappaient avec force, ainsi qu'au sortir d'un souterrain un ciel d'une intensité douloureuse.

La colère de la matrone brisa l'attention de Laurent. Elle leva son bras sur la provocatrice mais celle-ci, dominant son rire, bouscula un cache-pot et s'élança dans l'escalier ; son talon

pointu en révéla chaque marche et, la dernière éclatée, Laurent entendit un : « On se reverra tout à l'heure ! » Si la promesse s'adressait à lui, il n'en était pas de même pour le défi qu'elle dissimulait. Comme il s'approchait de l'escalier – la curiosité le détendait de façon salutaire –, une poitrine impitoyable suspendit son élan vers les deux jambes qui, là-haut, adoucissaient l'obscurité.

« Suivez-moi, lui fut-il ordonné. Éric ne tardera pas à rentrer. En voilà un qui ne sera pas mécontent de s'expliquer avec vous ! »

Alors débuta une lente progression à travers des chambres sans ordre, dans un labyrinthe encombré de tapis roulés et de seaux où trempaient des torchons, parmi des fauteuils épaissis de linges ou servant d'appui à des cadres d'or – béants. Une irritante odeur d'encaustique enveloppait ces objets hétéroclites. L'ombreuse clarté qui les soulignait encore, provenait de fenêtres à la française où se désagrégeait un jardin. Tout à coup, Laurent s'arrêta. À vingt pas de lui, une fontaine affirmait sa vasque tourmentée de tritons et de sirènes. Son jet de neige vaporisée, mince à la base, épousait en s'élargissant la forme d'un socle ; n'était-il pas conçu afin de supporter la paresse du nuage qui le surplombait ? Sa pluie précieuse se recourbait, puis s'effondrait en trilles dans un creux sans profondeur. C'était un bel objet parfait qu'on pouvait contempler tout en l'écoutant.

« On croirait qu'elle vous impressionne, dit la femme. Ne l'aviez-vous pas assez vue ? »

Pour toute réponse, Laurent reprit le trajet interrompu ; et, tel un mur qu'un fluide déplace, l'énorme dos le précéda en oscillant. Un poids mort écrasait le cerveau du visiteur. Enfin le glissement d'une porte coulissante, suivi du dé clic d'un commutateur, troubla le silence. Et tandis que son guide s'effaçait

avec une déférence narquoise, Laurent reconnut – mais dans quel état de désolation ! – le cabinet de travail de son oncle.

Émané de meubles privés de soins plutôt que d'un luminaire, un poudroisement rose avivait des timbales de cuivre disposées sur des boiseries ; aux endroits où le vernis s'était effacé, ces panneaux s'entrouvraient sur des profondeurs mates. Cette coloration palpait au-dessus d'un secrétaire Empire, où, par les amples soirées campagnardes, son oncle avait coutume de s'asseoir pour d'interminables lectures. Plus particulièrement, elle s'accrochait au verre dépoli d'une lampe astrale qui, jadis, avait éclairé des pages lentes à tourner et de fugaces papiers d'affaires. Mais aujourd'hui, une fissure fêlait le globe de haut en bas. Près du bureau, dans un renfoncement qui abritait un canapé à franges, une nature morte, aux fruits noirs de crasse, comblait l'intervalle entre deux fenêtres à croisillons verts. L'oncle Olivier avait dû l'y accrocher pour meubler un vide, car Laurent se rappelait bien qu'il n'était pas amateur de peinture. Quant à la bibliothèque, elle s'ébauchait contre le mur de droite, infligeant au désordre de la chambre l'impeccable succession de ses reliures de cuir, où luisait un or intermittent, et de ses dos brochés, à couverture de mica.

« Éric m'a ordonné de conduire ici tous ceux qui voudraient lui parler. S'il n'est pas là dans une heure, eh bien ! remontez dans votre chambre, ou repartez. »

Lorsqu'il se retrouva seul, le premier geste de Laurent fut de se laisser tomber dans un fauteuil. Non, il ne distrairait pas son attention à parcourir du doigt, comme lors des anciens mois d'août, des titres devenus sans attrait, ni même à détailler un lieu où s'exercerait peut-être son autorité. Une immobilité totale, voilà ce qu'il souhaitait. Et d'ailleurs, plus le pénétraient la froideur de la nuit et la paresse de son corps, plus se développait le doute

d'exercer un jour son pouvoir. Rien n'empêcherait ce doute de se muer en certitude, puisqu'il provenait de son absence de vitalité, de son besoin de tout sacrifier à une perpétuelle apathie.

Jamais il ne s'était autant senti privé de consistance, et même du plus petit brin de personnalité. Il avait la sensation très nette d'être vécu par son entourage. Déjà il ne lui était plus permis d'évoquer les événements de la veille, ni de faire appel aux scènes d'une aisance abolie pour vaincre l'hostilité de cet intérieur sans air, de ces bibelots et de ces meubles dont le cuivre et l'étain, la porcelaine et le bois disaient adieu à leur éclat dans un effacement progressif. Pourtant, malgré son délabrement intérieur, il crut se souvenir d'Éric. N'avait-il pas été engagé voici quatre ans, afin de remplir les fonctions d'intendant ? À l'époque, le domaine ne devait guère ressembler à cet espace délaissé par un vieillard que la mort terrorisait (de cette peur, l'oncle ne s'était jamais caché). Aussi pouvait-on se représenter l'inquiétude d'Éric, conscient de son inutilité prochaine. L'arrivée d'un héritier, prêt à vendre le patrimoine, signifierait son renvoi, et, à supposer que l'intendant fût âgé, une pénible fin de carrière.

Quant à lui-même, Laurent avait le pressentiment que les circonstances s'enchaîneraient comme d'habitude : il obéirait aux injonctions des autres et s'efforcerait de recréer, dans la mesure où son défaitisme le lui permettrait, en marge de ses préoccupations sociales, un territoire subtil où développer ses mythologies personnelles. Oui, il n'était pas exclu qu'Éric et cette femme aux cheveux teints (une cuisinière, sans doute) l'engageassent dans une voie bien définie, le revêtissent d'une identité neuve... L'aspect de vérité de l'erreur commise à son égard, ne l'autorisait-elle pas à y croire ?

Il jeta un coup d'œil par une fenêtre dont les croisillons

teignaient le jardin de vert olive. Ce soir, un *détail* singulier était reparu dans son existence, qui l'avait marqué dans sa jeunesse. Il venait de revoir la fontaine et son inaltérable bouquet. Comme elle était loin de ressembler à l'étincelant souvenir qu'il en avait gardé ! Pour les habitants du domaine, elle était demeurée sans doute inchangée, mais, à ses yeux, sa pierre s'était muée en un symbole tangible. Autour du pivot d'écume avait gravité son enfance ; l'âge d'homme l'en avait éloigné au cours de ses révolutions, et aujourd'hui, peut-être, son monde desséché irait se fracasser contre la vasque. Ainsi donc satisfaisait-elle son goût de la transposition, et mollement l'inclinait à consentir à son état.

Éric n'apparaissait toujours pas. La fatigue de Laurent se changea en colère. Il se leva, arpenta le cabinet de travail, s'aperçut que la lampe astrale fonctionnait, tapota les recueils de jurisprudence et, tout à coup, s'arrêta devant un masque de Voltaire. Une pensée bizarre venait de le ranimer ; une pensée qui lui était venue en passant les doigts sur son visage. Pour qu'on l'eût pris pour un domestique – pouvait-il en douter ? – il devait exister entre cet homme et lui une ressemblance extraordinaire. Et il n'en revint pas de s'être caché si longtemps la vérité. Surtout après l'expérience des deux dernières années. Subjugué par sa conviction, il s'élança dans le corridor où il eut de la peine à découvrir le commutateur. Nul miroir n'y aéraient le bestiaire allégorique de la tapisserie. Résolument il traversa une enfilade de pièces mortes, et, après s'être battu avec une porte dont la poignée ne fonctionnait plus, il fit irruption dans un salon violet, éclairé de lampes à trois branches, tout débordant de verroterie et de cache-pots où des plantes, autrefois vivaces, se racornissaient jusqu'à prendre la forme de chalumeaux de paille. Là, sur le mur du fond, entre un portemanteau de bois de cerf et un baromètre à flèche d'or, un miroir s'arrondissait. Un petit miroir à cadre

d'ivoire dont la réflexion avait beaucoup diminué. On y distinguait néanmoins une perspective repliée comme les ailes d'un oiseau. À l'instant où le jeune homme allait s'en approcher, non sans avoir effleuré d'abord ses traits pour se rassurer, une porte en gémissant s'ouvrit à sa droite :

« Éric n'est pas revenu ? »

– Non », répondit-il. Il avait reconnu la voix et devinait une joue à portée de sa main.

« Il aura été retenu en ville, observa la jeune servante. On ne le voit plus guère depuis la mort du vieux, ne trouves-tu pas ? C'est qu'il a diablement pris l'habitude de nous laisser le boulot sur les bras. Mais un jour, nous ficherons le camp, tous ! Et l'on ne pensera plus à revenir. Dans ce cas, adieu le domaine ! D'ailleurs, je crois qu'il sera vendu d'ici peu.

– N'y a-t-il aucun héritier ? »

Au lieu de répondre, la servante se pencha dans l'entrebâillement de la porte qui ouvrait sur le vestibule, et jeta un coup d'œil sur l'escalier. Sa vivacité, que la présence de Laurent n'atténuait pas, leva dans l'esprit de celui-ci la silhouette de Régine – de Régine qui franchissait sous la lune la place Nicolas Grade, moyenâgeuse à cette heure et martelée d'ombres. Il eut une contraction en revoyant l'annonce de sa mort, en même temps qu'un vide douceâtre lui creusait le ventre.

« Sûr, répondit-elle enfin, il y a un héritier. Un cousin du vieux, un Claude je ne sais plus qui... Tu le sais bien, voyons, à moins que ta fugue ne t'ait enlevé la mémoire. Éric nous l'a dit mardi soir, après le départ des officiels. Reste à voir si cette ruine l'intéressera. Cela ne m'étonnerait pas s'il la vendait après sa première visite. »

Ainsi l'héritier était son cousin Claude Verneuil qu'il n'avait plus revu depuis quinze ans ? Et, bien entendu, ceux qui s'étaient

occupés des droits de succession l'avaient oublié, lui, Laurent Carteras, le plus proche parent ! Mais devait-il s'en indigner ? Quoi de plus naturel, après tout... Désireux d'en apprendre davantage, il s'approcha de la servante et lui toucha l'épaule :

« Te cherche-t-elle ? » (il songeait à la matrone aux cheveux teints).

« Maria ?

– Je suppose.

– Elle doit être à la cuisine. Elle ne nous préparera certainement pas à dîner. Heureusement, je n'ai pas grand appétit, ce soir. Toi, si tu as faim, je puis te donner les restes de fromage et de pain qui se trouvent dans mon armoire. »

Laurent allait décliner l'offre de la servante, quand celle-ci reprit avec colère :

« Elle doit se douter qu'Éric rentrera tard. En sa qualité de cuisinière (elle détacha avec mépris les syllabes du mot), elle se croit supérieure à nous, la garce !

– Penses-tu qu'elle soit fâchée contre moi ?

– Et comment ! Elle tient beaucoup au jardin, et ton départ a dû la mettre dans une rage folle. Admire ton œuvre (elle désigna une fenêtre violacée), jardinier ! Voilà quatre jours que tu ne l'as plus entretenu. Et j'ose à peine songer au jardin d'hiver. Éric ne prétendait d'abord pas s'en occuper ; ensuite, il a dû éteindre les radiateurs, car les orchidées se recroquevillaient déjà. Et les pavots des Indes ! Une pitié. Tu le détestais tant que ça, ton jardin ? Ou bien le bruit de la fontaine n'était-il plus à ton goût ?

– Non » répliqua le jeune homme qui, en dépit d'un malaise de plus en plus vif, essayait, par un sentiment de nécessité plutôt que par jeu, de correspondre au personnage auquel on l'identifiait. « Non, c'est un autre sentiment qui m'a poussé à partir. »

La seconde d'après il crut revoir, mais de si intense façon qu'il en fut surpris, la serre que son oncle appelait le *jardin d'hiver*, avec ses vitres tamisées, ses tuteurs pareils à des antennes, ses tréteaux de bois couverts de toile cirée, et, dégageant un parfum presque tactile, des plantes rares, des fleurs dédaigneuses.

Énervée par l'attitude de son compagnon, la servante se détourna, puis, dans un geste d'impatience, se frotta la bouche à son poignet. Un peu de salive y brilla. Elle l'essuya gravement à sa blouse, et dit :

« Tu m'as toujours paru bizarre, Hugo. C'est pour cela que je ne t'ai pas immédiatement interrogé sur ta fuite. Promets-moi qu'un jour tu m'expliqueras tes raisons. Je te comprendrai, sais-tu, enfin je l'espère... En attendant, dis-moi ce qu'on fait ce soir ? »

Laurent ne put répondre immédiatement. Devant ce prénom inconnu, il sentit un grand froid se répandre dans sa nuque. Il eût donné libre cours à sa stupeur si la crainte d'accroître sa singularité par des questions ne l'eût retenu :

« Que veux-tu qu'on fasse ? » articula-t-il en serrant la main dans sa poche.

La servante fut sur le point de sourire, mais, se ravisant, elle colla son dos contre la poitrine de Laurent :

« Conduis-moi, ordonna-t-elle. Indique-moi le chemin pour aller à ma chambre. J'ai perdu la mémoire. Ne reste donc pas immobile ! Aurais-tu peur de moi ? »

Alors il prit le poignet de la fille et la précéda dans l'escalier. À mesure qu'ils approchaient du premier étage – comme ils montaient prudemment ! – l'obscurité se dissipa. Par une fenêtre enfoncée, l'azur gris d'une lune naissante allongeait sur le mur les fuseaux de l'escalier.

« C'est par ici ? » chuchota Laurent, et il désigna un corridor

où une malle, à courroies lâches et vernissées, évoquait un siècle de diligences et de paysages au ralenti.

« Je crois, répondit-elle en feignant le doute. À moins que ce ne soit à l'étage supérieur... »

Son regard s'empara de Laurent. Le jeune homme ne chercha pas à l'éviter, car, depuis son arrivée dans le domaine, il était le seul témoignage de sympathie qu'on lui eût accordé. Maintenant il pouvait examiner à loisir le visage de la servante. Elle avait la bouche un peu grande, élastique, et sa lèvre inférieure, renflée en son milieu, était en partie responsable de la vulgarité de sa physionomie. Quant à ses yeux, verts et bruns, ils ne reflétaient aucune particularité saillante ; tout au plus s'aidaient-ils de regards enveloppants – conventionnels. Loin d'isoler le visage du corps, ils traduisaient, à leur façon, la porosité d'une chair en apparence profonde ; n'encourageaient-ils pas l'examen auquel Laurent s'abandonnait au lieu de l'en distraire ? Jus qu'à ce que le jeune homme, brisant ce tête-à-tête, entraîna la fille vers un escalier plus raide qui menait aux combles.

« Monte », ordonna-t-il.

Il éprouvait de la rancune pour cette créature si différente de Régine. Mais il ne put s'empêcher d'êtreindre son poignet avec force. N'incarnait-il pas dans ce qu'il avait de gras et d'osseux la fermeté d'un corps de plus en plus prépondérant ? À peine eut-il fait ce geste qu'il souhaita ne plus rien se rappeler, ne jamais apprendre le pourquoi de sa substitution (ne le connaissait-il pas déjà ?). Tout ce qu'il aspirait à conserver en soi, par une fidélité cruelle, c'était la conscience – mais combien diffuse ! – d'événements vécus. Son vœu ne se réalisa point. L'imprévu avait encore trop de prise sur lui ; il infusait de l'énergie à ses perceptions défaillantes.

« Es-tu certain de n'avoir pas commis d'erreur ? » dit la

servante dont la nuit dénouait les contours. Et d'une voix que morcelait un rire ambigu :

« Ne me serre pas si fort ! »

Laurent lâcha aussitôt le poignet. Se savoir deviné par une étrangère lui causait une gêne insupportable. Vers quel oubli aussi répandu qu'efficace l'entraînait donc sa lassitude ? Mais quel besoin aussi de se révolter ! N'avait-il pas consenti depuis toujours à sa plus secrète aspiration : se fondre dans une connaissance sensuelle du monde qui, en réalité, ne serait qu'une forme consciente du sommeil ?

Trois enjambées lui suffirent pour atteindre le palier supérieur, traverser un corridor qui fleurait la peinture et le plâtre ; alors, l'haleine un peu courte, il s'approcha d'une porte sous laquelle filtrait de la lumière :

« Me suis-je trompé, cette fois ? »

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase que déjà la servante avait poussé la porte. Une électricité violente le fit ciller. Mais le corps éblouissant de la fille le décontenança plus encore ; on eût dit qu'il tirait sa rigueur d'épuration du mobilier dont il atténuait la présence. Et si, de prime abord, un reste d'hypocrite savoir-vivre poussa le jeune homme à détailler l'endroit plutôt que sa compagne, ce ne fut pas pour bien longtemps ; la pauvreté d'expression d'un lit sans couvertures, l'aspect massif d'un bahut et celui, plus délicat, d'une table encombrée d'un nécessaire de toilette, lui firent reporter ses regards vers le centre de la mansarde. Vers ce grand corps couleur d'avoine, dressé sous une ampoule intransigeante ; vers ce visage rougi par la douce anxiété du jeu ; vers ces yeux trop ouverts... Et Laurent, fermant la porte, se demanda s'il ne la refermait pas sur toutes les chambres jamais entièrement quittées au cours des mois écoulés ; sur son garni des *Pas Retrouvés*, sur le vaste cube hygiénique où Vercel professait ;

sur le studio où Jérôme Peterssen recréait le monde à son image ;  
sur la chambre de Frédérique Jussiaux où, libellule aux ailes  
déployées, un dieu mort veillait au son d'un gramophone.

### III

« À quoi songes-tu maintenant, Hugo ? »

Une joue émut l'épaule du jeune homme. Mais elle ne put le distraire d'une énorme lune bleue, criblée de feux pâles, œil-de-bœuf s'ouvrant dans le mur incliné du réduit, juste au-dessus d'une table où luisait un carafon, juste en face du lit où ils reposaient, la servante et lui, pas encore dévêtus. Leur respiration dilatait l'espace de la chambre, insensiblement le restreignait, le dilatait de nouveau, et, sur le point de s'exhaler, s'arrêta... Le sifflement d'un train crevait l'ouest d'une rauque horizontale. était-ce la virulence de celle-ci qui avait libéré les innombrables rumeurs nocturnes jusqu'alors frappées de silence ? Laurent venait de percevoir le balbutiement de la fontaine. Sa pluie domestiquée le remplit aussitôt d'une aise profonde. Et, comme toutes les fois que survenait une détente, il s'imaginait, afin d'atteindre d'emblée le fond de son bien-être, d'amples étendues de sable que nul pas n'avait marqué, ou bien des choses ténues à l'extrême. Mais le silence du réduit intensifia la question en suspens, et Laurent qui réentendait en lui-même le son de la voix qui l'avait posée, devina la nature de l'interrogation :

« Tu rirais de moi, Irène, si je te le disais. »

À peine eut-il achevé sa phrase qu'il s'étonna d'avoir prêté ce nom à la servante, sans provoquer de réaction. Mais après tout,

n'était-ce pas son prénom ? Et il se le rappela aisément, comme si la mémoire du jardinier disparu eût été sur le point de se confondre avec la sienne.

« J'essayais de me représenter une plage, souffla-t-il. Cela a toujours eu le don de me rassurer.

– Une plage, répéta la fille à qui le commentaire avait dû échapper. Voudrais-tu déjà repartir, dis ? »

Sa tête soudainement dressée combla le rond de l'œil-de-bœuf ; et Laurent devina deux yeux qui tentaient, mais en vain, de lire sur son visage.

« Je voudrais pouvoir mieux réfléchir », continua-t-il non sans tristesse.

Mais un doigt, dont les sels de soude et les torchons avaient desséché le bout, effleura la courbe de son menton ; alors Laurent regretta un aveu que la servante ne manquerait pas d'interpréter comme un signe d'indifférence.

De sa récente dispersion presque rien ne subsistait. Mais, en abandonnant son cerveau, elle y avait laissé un grand vide. Il supposait toutefois que son angoisse continuerait à veiller au plus fort de sa distraction. Peut-être même s'infiltrerait-elle un jour dans la fille assise à son côté ? Dans cette inconnue dont le corps allait acquérir une réalité plus forte que celle dont la lumière l'avait plus tôt revêtue. Car il sentait maintenant sa respiration contre sa joue, et son genou de nylon, crissant sur le drap rêche, qui frottait sa cuisse avec une paresseuse insistance. Et, tout à coup, il ne distingua plus qu'un visage obscur, terriblement proche, qu'il soutint entre la pointe de ses cils et appréhenda d'une haleine plus rapide. En même temps qu'une masse vibrante et ferme écrasa ses flancs, l'énorme visage, tel un mur de cendres tièdes, s'effondra avec solennité sur le sien. Deux lèvres agrandies, mi-devinées, miaperçues, s'entrouvrirent pour faire

place à son prénom : Hugo, murmuré avec une suppliante douceur. Puis une bouche goulue brutalisa la sienne, et, l'espace d'une seconde, leurs dents se heurtèrent dans une recherche insatisfaisante.

Malgré sa confusion, il s'étonna d'être à la fois acteur et témoin, bien qu'il fût incapable d'analyser son trouble. Il enregistrerait distinctement – le spectateur était-il favorisé par son atonie ? – le clapotis multiple de la fontaine, le passage étouffé du Nord dans les plus hautes cimes, l'appel revêché d'un oiseau, et, à l'étage inférieur, le grincement d'une porte mal fermée. Mais il s'émerveilla encore plus des oscillations de l'ombre et de la clarté que provoquait le visage d'Irène le dominant. Il lui suffisait donc d'entendre et de voir, de ne point laisser son plaisir corrompre son attention, afin de réduire, à l'exemple d'un cinéaste, leur corps-à-corps en cette fluide séquence, à ce phénomène transposé sans effort. Aussi put-il jouir sur le vif de ces rumeurs et de ces préliminaires, et les considérer avec une indifférence lucide. Néanmoins, il ne put maîtriser une pointe d'orgueil à retrouver aux abords du plaisir une de ses plus anciennes habitudes : celle qui le poussait à mettre une circonstance de sa vie sur le plan d'une œuvre élaborée.

Il devina qu'Irène le scrutait avec plus d'insistance. Sa tête à contre-jour se tenait très droite, et elle lui déroba ainsi l'opaque blancheur du plafond. S'interrogeait-elle sur son détachement ? Ou bien essayait-elle de distinguer dans ses yeux obscurcis les raisons de sa fugue, ou celles, plus mystérieuses, de son retour ? Mais un bras, se coulant sous sa nuque, et une main qui enserrait sa mâchoire avec toute la maladresse du désir, éliminèrent sur-lechamp scrupules et questions. Durant une longue reprise la bouche d'Irène demeura sur la sienne, puis, après s'être détachée par saccades, elle parcourut ses traits avec vivacité, l'obligeant à

clure les yeux.

« Tu as honte de m'avoir abandonnée, n'est-ce pas ? chuchota-t-elle. Je le devine à ton silence. »

Et son reproche se termina sur un rire en aparté. Laurent faillit répondre, mais, il préféra raffermir par son mutisme la supposition d'Irène afin d'obtenir son pardon. Si la conversation devait reprendre, que ce fût sur un autre sujet que sa fuite !

Enfin il sentit le corps de sa partenaire glisser à son côté, tandis qu'une main, lui caressant le front, préludait de la sorte à une diversion muette, ou à un dialogue.

« Sais-tu que j'ai menti à Maria à propos de ma balade dans les bois ?

– Pourquoi ?

– Parce qu'il me plaît de mentir à ceux que je déteste. En réalité, j'ai été me baigner dans le canal. Jamais un chat dans les environs, à croire qu'il y fait nuit même en plein jour ! Je me suis demandée si tu n'aurais pas voulu être à ma place... »

Une eau lisse, spectre liquide d'un vivier de ses douze ans, effleura la mémoire de Laurent ; deux carpes de convention y vieillissaient, effarées et statiques ; elles semblaient aussi dures que la pierre du bassin, et seul le souvenir imprécis du jeune homme parvint à les dissoudre.

« Je nage fort mal, et tu dois le savoir.

– En effet ! répliqua-t-elle. Mais j'espérais te retrouver au bord du canal. Tu aimais parfois t'y promener le dimanche matin. »

À ces mots, le jeune homme se rappela combien il se forçait, lors de ses vacances, à plonger les mains dans la vasque de la fontaine, lorsque celle-ci ne fonctionnait pas. Ce contact le troublait chaque fois. L'eau lui était une chose plutôt qu'un élément : elle se confondait avec la forme qu'elle épousait. Oui,